

Les portes tournantes ou le passé à la rescousse du présent

Aurélien Boivin

Number 112, Winter 1999

Géographies de l'imaginaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56264ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (1999). Review of [*Les portes tournantes* ou le passé à la rescousse du présent]. *Québec français*, (112), 88–91.

Les portes tournantes

De quoi s'agit-il ?

Deuxième roman de l'Acadien Jacques Savoie, fondateur du groupe musical Beausoleil-Broussard, *Les portes tournantes*¹ a été publié en 1984, puis réédité en 1990 dans la collection « Boréal compact ». En 1988, Francis Mankiewicz le porte à l'écran, sous le même titre, en remaniant, avec l'aide de l'auteur, le scénario préparé pour Léa Pool, qui avait renoncé au projet, un an plus tôt.

Le roman, à la structure complexe, mène de front deux histoires qui alternent et qui finissent par s'interpénétrer. La première met en scène Antoine, un garçon de dix ans, qui rêve de devenir pianiste. Tirailé par la séparation de ses parents, il vit dans le studio de Blaudelle, son père, artiste peintre, une histoire d'amour souvent perturbée par l'attitude de ce dernier et par l'éloignement de sa mère avec laquelle il correspond par messages enregistrés, grâce à son « super-appareil-cassettes génial » (p. 12), et qu'il lui échange sur les Plaines d'Abraham. Voilà qui est pratique pour celui qui prétend ne pas savoir écrire ni lire parce qu'il aime uniquement la musique.

La deuxième histoire ajoute à l'intensité dramatique du roman. De New York où elle vit depuis quelques années, Céleste Beaumont a écrit à son fils Blaudelle une série de lettres, sorte de journal intime, dans lesquelles elle lève le voile sur son existence et explique sa conduite de mère déserteuse. Ce sont ces lettres qui permettent à Blaudelle l'artiste de prendre conscience de son existence et d'assumer son destin. Sa rencontre au Grand Théâtre de Québec, en face de la murale très controversée (« Vous êtes pas écœurés de mourir, bandes de caves, c'est assez ! »), avec le violoniste qui a partagé la vie de sa mère, de même que l'exposition de son tableau « le 25 novembre »,



Photo Gilles Savoie

ou le passé à la rescousse du présent

où il a peint son fils, ne sont pas étrangères à cette (re)naissance et à la réunification de sa petite famille.

Le titre

Il peut en laisser plus d'un perplexe. Ainsi que l'écrit Michel Larouche, « les portes tournantes prennent la valeur symbolique d'un perpétuel retour des choses ou des situations »². Certes, les portes tournantes du Grand Théâtre de Québec, que franchissent un à un les personnages, constituent un véritable tournant dans leur vie, qui se produit justement dans ce haut lieu de la culture où s'est réfugiée une foule de gens à la suite d'une panne majeure d'électricité provoquée par une tempête de neige, la première de la saison. C'est ce soir-là que Blaudelle accouche symboliquement de son fils Antoine et qu'il renaît en quelque sorte à la vie en exorcisant son passé grâce à la lecture du « Livre Noir » que lui a légué sa mère. C'est

ce soir-là également que Gunther Haussmann, l'accordeur de pianos, renoue avec la musique en acceptant d'accompagner John Devil, le célèbre violoniste de jazz et compagnon de Céleste, en concert improvisé. C'est aussi autour de ces deux artistes que la famille de Blaudelle, éclatée depuis un an (p. 85), est enfin réunie. Le titre traduit encore ce va-et-vient de la diégèse entre le présent et le passé, entre l'histoire d'Antoine et celle, plus mouvementée, de Céleste. Il traduit encore cette sorte d'avalement dont sont victimes quelques personnages, dont Antoine, son père et Devil.

Le temps et la structure

Dans *Les portes tournantes*, le temps et la structure du roman sont indissociables. Jacques Savoie joue avec le temps en se servant des techniques de l'alternance et de l'enchâssement, qui ont, inévitablement, des répercussions sur la structure.

Le romancier raconte, en simultanée, deux histoires. Les chapitres ou séquences, au nombre de neuf, servent ainsi de transitions entre le passé et le présent, entre les diverses histoires même, car celle de Céleste, répartie sur trois chapitres, est enchâssée dans celle de Blaudelle (« Blaudelle lui-même »), tout comme celle intitulée « Devil », la dernière, racontée par un narrateur omniscient, qui permet à Blaudelle de se retrouver et de renouer avec son enfance et avec sa mère. Neuf séquences donc qui donnent au moins cinq points de vue différents sur des événements intimement reliés d'une histoire à l'autre.

Antoine et Céleste s'approprient chacun trois séquences, orientées respectivement vers le présent et le passé. Celles d'Antoine se déroulent sur tout au plus 48 heures, les 24 et 25 novembre 1975, selon une indication temporelle de Blaudelle qui écrit : « Ma mère est morte à New York en 1945 [...] Trente ans plus tard, sans le savoir, j'ai achevé le travail qu'elle avait commencé dans le clan Blaudelle. Je suis devenu l'artiste qu'on ne voulait pas qu'elle soit » (p. 135). Le journal de Céleste, qui compte 15 lettres ou entrées, a été écrit entre 1943 et 1945. Toutefois les événements qu'elle porte à la connaissance de son fils se sont déroulés depuis 1922 (p. 43), alors qu'elle avait à peine douze ans, jusqu'au 6 mai 1945, un peu avant sa mort. Blaudelle et Lauda, son ex-femme, assument les deux autres séquences narratives. Celle de Lauda, qui nous éclaire sur sa relation avec son mari dont elle est séparée, est placée entre deux séquences d'Antoine dont l'une, au centre du roman, porte d'ailleurs le même titre. Celle de Blaudelle permet au lecteur de saisir le drame de cet homme, qui a connu une enfance plutôt malheureuse. Cette structure recherchée donc, sans être cependant confuse ni compliquée, témoigne du talent de cinéaste de Savoie.

L'espace

Une partie du roman se déroule dans le studio de Blaudelle, rue Matisse, à Québec, dans le quartier avoisinant le Grand Théâtre et non loin des Plaines d'Abraham. Ces deux lieux ont marqué à leur façon l'histoire récente et ancienne de la ville de Québec. C'est sur les Plaines que le dialogue a été rompu entre les deux peuples, qui se sont livrés une bataille historique. C'est au Grand Théâtre que l'artiste

sculpteur Jordi Bonet a érigé une grande murale qui traduit, avec la célèbre phrase du poète Claude Péloquin, son refus de la mort et son appel à la vie. Ce n'est pas un hasard si Blaudelle (re)découvre un sens à son existence, renaît en quelque sorte à la vie, en face de cette murale controversée, comme son talent d'ailleurs qu'il a mis du temps à faire reconnaître. Il écrit : « C'est ici que Dieu a vu sa fatigue. La mort en est morte, vive l'androïde, vivvvvvvvv... » (p. 137). Plusieurs années après la mort de son père, héros de guerre, il se délivre de sa présence envahissante. Il l'associe alors, comme l'avait déjà fait Lauda, au monument de granit érigé en son honneur dans un parc de son village natal, et accède à sa propre libération : « Le granit se met à bouger dans mon ventre », écrit-il, rappelant ainsi le passage de la confession de Lauda : « J'en ai mis du temps à découvrir Blaudelle ! Je me suis longtemps heurtée à un mur de granit, comme il dit, jusqu'au jour où je suis passée au travers » (p. 84).

Il est à remarquer que les rues mentionnées de ce quartier de Québec portent toutes des noms d'artistes, peintres ou musiciens, traduisant l'importance des arts dans une société pourtant peu ouverte à ces formes d'expression ainsi, qu'en témoigne l'attitude de la foule lors du concert improvisé au Grand Théâtre. On y retrouve les rues Berlioz et Verdi (p. 58), Gershwin (p. 59), Strauss (p. 95) et les rues de peintres, tels Matisse et Van Gogh (p. 57), Monet et Lemieux (p. 58). Sont évoqués encore, dans le journal de Céleste, le village de Val-d'Amour, « petit tas de taudis dans le fond de la vallée » (p. 44), Campbellton, une « immense ville » de « deux cents maisons » (p. 44), et la ville de New York, où les « grands édifices font de l'ombre dans [l]a vie [de Céleste] » (p. 44).

Les personnages

Antoine. Ce garçon de dix ans ne vit que pour la musique, oubliant les autres arts, dont la littérature, puisqu'il ne sait pas lire ni tellement écrire. Voilà qui est pour le moins étonnant car il est brillant. Dans sa naïveté enfantine, il a décidé d'écrire ses mémoires, dans l'intention d'épater sa mère et de se rapprocher d'elle. C'est pour la même raison qu'il lui ment en lui refilant un enregistrement d'une pièce de l'accordeur de pianos Gunther. Il s'exprime toutefois avec brio, dans une lan-

gue souvent imagée : « J'étais comme un petit soldat de bois qu'on remonte et qui tape le tambour jusqu'au bout du ressort » (p. 29). Il se surpasse quand il évoque la présence d'Armande, une fille de l'agence de madame Adrien (p. 17). « Blaudelle était tellement triste qu'il avait l'air d'une fleur fanée sur le divan fleuri » (p. 18). En s'inspirant de la « chemise bleu pâle à palmiers » (p. 17) que porte Blaudelle pour la circonstance, il construit une longue métaphore, associant le salon à une plage du Sud. Épiant les préparatifs de l'acte sexuel, le garçon évoque encore la Floride, au moment où les *Quatre saisons* entament l'hiver. « Le sable se répand sur le plancher de tuiles et la chaleur gagne tout le studio », juste avant « le coup de soleil », qui est, selon lui, encore plus bizarre, car « [c]omme elle [Armande] est par-dessus lui, elle fait de l'ombre. » (p. 22). Déjà philosophe, il est capable de profondes réflexions, telle celle-ci : « On est souvent trop petit quand les événements importants arrivent dans notre vie » (p. 26). Il a beaucoup d'affinité avec Jimmy, le héros du roman du même nom de Jacques Poulin, dont on sent la nette influence chez Jacques Savoie.

Blaudelle. Même s'il n'est responsable que d'une séquence de la narration, Madrigal, le peintre, est un personnage très important, voire le sujet du roman. Dans son atelier qui lui sert de tanière et où il prend toute la place, selon Antoine, il connaît l'isolement et vit à la manière d'un marginal (sa mère, on l'apprendra, ne l'a-t-elle pas affublé à sa naissance du prénom de Madrigal). De plus, il est le seul à n'avoir aucun rapport avec la musique. Pas commode, ce qui explique sans doute le départ de Lauda, sa femme. Taciturne, silencieux comme son père, il en vient, comme ce dernier, à avoir beaucoup de difficulté à s'exprimer. On en a une preuve dans la séquence, — c'est la plus courte — qu'il nous donne à lire. De plus, lors de la fête au Grand Théâtre, il avoue à Lauda : « [...] on n'arrive jamais à dire ce qu'on a dit à ceux à qui on veut le dire » (p. 137), ce à quoi répond Antoine, caché sous le piano : « Oh ! ça s'apprend, tu sais » (p. 137). Personnage attachant, malgré ses défauts, il se sent investi d'une mission : redorer l'image de sa mère, une grande artiste, et exorciser celle de son père et du clan Blaudelle, qui l'a opprimé.

Céleste Beaumont. La mère du peintre et la grand-mère d'Antoine en même

temps que l'épouse de Pierre, « [l]e moins doué de la belle et grande famille des Blaudelle » (p. 109). Elle avoue avoir été attirée par « son côté taciturne » qui la touchait « comme [l']a toujours touchée le cinéma muet » (p. 109). Issue d'une famille de quatorze enfants de Val-d'Amour, au Nouveau-Brunswick, elle entreprend à quinze ans une carrière de pianiste, avec la certitude qu'on se souviendra d'elle « comme de la plus grande pianiste de cinéma muet de Campbellton » (p. 50). Très rapidement, elle conquiert son public, convaincue qu'il accourt au cinéma pour entendre sa musique et non pour visionner des films. Elle accorde une large place aux rêves et passe souvent pour folle en laissant croire à son public qu'elle voyage presque quotidiennement à Hollywood, où elle rencontre les grandes vedettes de l'heure, les Edna Purviance, Harold Lloyd, Elsie Ferguson, Charlie Chaplin (p. 51). Elle écrit, dans la correspondance qu'elle adresse à son fils, de New York : « J'étais une espèce de gipsy, sortant de sa boule de cristal à une heure fixe, pour expliquer tous les mystères de Hollywood » (p. 108). Puis est arrivé le cinéma parlant, véritable calamité (p. 111), qui lui a coûté son emploi, anéanti ses rêves (p. 42). Affectée psychologiquement, elle a passé pour « la folle de la rue Prince-William » (p. 121) ; elle, pourtant une grande pianiste de « rag-times », était incapable de répondre au désir de sa belle-mère et d'interpréter de la musique classique. Ce recyclage forcé l'a perdue et elle a déserté le clan pour retrouver sa liberté bafouée. Si elle a décidé d'écrire, c'est

pour faire le ménage dans sa vie et chasser les mauvais souvenirs qui ne cessent de la hanter (p. 120). Avec Papa John Devil, elle retrouve sa dignité et sa liberté.

Lauda. C'est l'épouse de Madrigal Blaudelle, dont elle est séparée depuis un an, et la mère d'Antoine. Comme les autres personnages, elle entretient des rapports avec la musique, puisqu'elle est responsable de la programmation au Grand Théâtre de Québec. Antoine la décrit ainsi : « Elle est vraiment belle, Lauda. On ne se fatigue pas de la regarder. Et ce qui est plus génial encore, c'est sa taille. Même si elle est vieille, elle n'a jamais vraiment grandi. Je trouve ça génial. C'est pas tout le monde qui peut regarder sa mère droit dans les yeux » (p. 66). Elle joue le rôle de mère non seulement auprès d'Antoine mais aussi auprès de Blaudelle, qu'elle considère comme son enfant, lors des retrouvailles au Grand Théâtre. Elle n'a pas oublié son mari malgré sa séparation. Si elle l'a quitté, c'est qu'il était invivable (p. 17).

Gunther Haussmann. Originaire de l'Allemagne nazie, qu'il a fuie pendant la guerre, il est devenu pianiste de grand talent promis à une belle carrière, après sa rencontre avec un violoniste de jazz, John Devil, qu'il retrouve au Grand Théâtre de Québec, le 25 novembre 1975, alors qu'il est accordeur de pianos. Il conteste la manière d'apprendre la musique d'Antoine, qui enregistre ses morceaux, croyant que c'est ainsi « qu'on apprend la musique maintenant, à force de se réécouter » (p. 14). Il raccorde aussi les cœurs puisque c'est lui qui permet la réunification de la petite famille Blaudelle. Il est le seul des personnages du roman à

n'être responsable d'aucune sé-

quence narrative, mais il sert de lien entre plusieurs personnages.

John Devil, dit Papa John Devil, sorte de diable qui entraîne Céleste dans l'enfer de New York. Violoniste de jazz de renommée internationale, il est vraisemblablement celui qui a fait parvenir par la poste (p. 17) à Blaudelle le « Livre Noir ».

Les principaux thèmes

Le rêve. Antoine rêve de devenir un grand pianiste. Comme lui, Céleste accorde beaucoup d'emprise au rêve, alors qu'elle est pianiste de cinéma muet à Campbellton. Elle en vient même à croire qu'elle a vraiment rencontré les vedettes de Hollywood. Elle fait rêver les spectateurs et ambitionne de devenir la reine de cette petite ville, où elle se croit irremplaçable. L'avènement du cinéma parlant marque pour elle l'anéantissement de ses rêves et un retentissant échec, car elle sent qu'elle n'est plus d'aucune utilité, même pour son mari, qu'elle considère comme nul et insignifiant. Aussi le quitte-t-elle quand il décide de s'enrôler.

La recherche de soi, associée à la recherche de la liberté. Blaudelle est à la recherche de ses origines pour enfin connaître sa véritable identité, ce qu'il découvre en prenant connaissance du « Livre Noir ». Céleste recherche le bonheur auprès de John Devil, après avoir connu des années d'enfer avec Pierre Blaudelle et, surtout, avec ses beaux-parents, dont la belle-mère, qui l'oblige à jouer de la vraie musique, celle de Chopin. Elle avoue n'avoir jamais été libre. En se rappelant son court séjour à Petawawa, important camp militaire canadien situé en Ontario, elle confie à son journal : « Je ne savais plus ce que j'étais venue faire là. On m'y avait tirée par la main de la même façon qu'on m'avait poussée à apprendre Chopin » (p. 143). Antoine et Lauda, en communiquant par cassettes, se cherchent eux aussi et tentent de trouver une solution à leur mal de vivre. Tous aspirent à la liberté, à une forme d'affranchissement. C'est le cas de Lauda qui quitte Blaudelle, parce qu'il l'empêche de vivre. C'est aussi le cas de Céleste, brimée dans ses rêves et dans son quotidien. Ce n'est que lorsqu'il aura exorcisé son passé que Blaudelle pourra enfin vivre. Quant à Antoine, il cherche son père et aspire à la réunification de la famille.

Le voyage. Associé à la recherche de la liberté et donc intimement lié au départ, le voyage est omniprésent dans *Les portes tournantes*. Les personnages sont incapables de rester en place et sont constamment à la recherche d'un mieux-vivre, de l'affranchissement, de la liberté. Céleste, par exemple, quitte Val-d'Amour, où elle subissait, à douze ans, les assauts sexuels d'Arthur, son frère aîné, pour Campbellton, où elle doit d'abord subir



les assauts du vieux Litwin, propriétaire du cinéma où elle est engagée comme pianiste. Malheureuse en ménage, malheureuse aussi à Petawawa, où elle a dû accompagner son mari, récemment enrôlé, elle s'arrête à Montréal, en route pour Campbellton, d'où elle gagne New York. Les autres personnages, Antoine, Lauda, Blaudelle, se promènent dans la ville de Québec, trahissant ainsi leur quête d'un ailleurs meilleur. Quant à Blaudelle père, son enrôlement lui coûte la vie au front, lui qui voulait fuir la paix (p. 143), écrit Céleste, sa femme.

La solitude. Blaudelle, comme sa mère, comme son père, est seul dans son monde qui lui pèse lourd. Il finit par réintégrer le monde réel dans la scène finale, après avoir pris connaissance du « Livre Noir », qui le ramène en quelque sorte à la vie et à sa famille. Lauda et Antoine souffrent aussi de l'isolement, séparés qu'ils sont l'un de l'autre et obligés, pour communiquer, d'échanger des cassettes. La société moderne a détruit la communication, le dialogue. Ce n'est que lorsqu'il réapprend à parler, à s'exprimer que Blaudelle rencontre Lauda. Céleste aussi souffre de solitude et se réfugie dans le rêve.

Le sens

Avec *Les portes tournantes*, œuvre résolument moderne, qui marie réalité et fiction, Jacques Savoie s'est intéressé aux rapports entre les êtres et à leur difficulté manifeste à communiquer, thème qui revient dans *Le cirque* (1995) et dans *Les ruelles de Caresso* (1997). Les hommes (Blaudelle père et fils) sont emmurés dans leur silence, alors que les femmes (Céleste et Lauda) doivent les quitter pour respirer et s'unir à leurs fils, qui par un magnétophone, qui par des lettres à l'allure d'un journal intime. Robert Viau a raison d'écrire que *Les portes tournantes* est « le roman d'une quête, celle de soi et de ses origines, et le roman d'une lutte contre tout ce qui cherche à uniformiser l'homme, à éteindre sa personnalité »³. Blaudelle a bien failli être emporté dans le vide, comme son père a été emporté par la guerre pour avoir la paix. Il accouche à temps de son fils et recouvre l'usage de la parole après la lecture des lettres de sa mère, en éjectant le granit qui fait du bruit dans son ventre, granit qui l'associe à son père et à l'éducation qu'il a reçue et qui l'empêchait jusque-là de parler et de vivre, en somme. N'est-ce pas par la parole, par le dialogue que les couples peuvent se rejoindre, ainsi que le dit naïvement Antoine ?

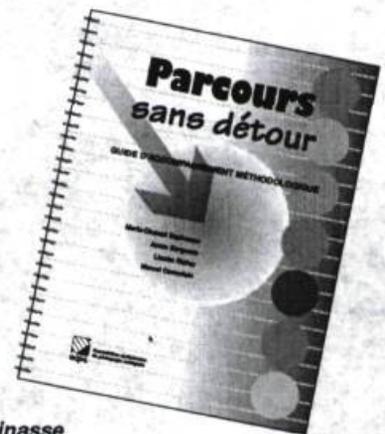
Jacques Savoie règle ses comptes avec les pseudo-amateurs de musique (p. 98) et ridiculise à sa façon (et en toute connaissance de cause, car il a donné une foule de concerts) les galas, les soirées mondaines et les lancements.

Notes

1. *Les portes tournantes*, Montréal, Boréal (Boréal compact, 16), 1990 [1984].
2. Michel Larouche, « *Les portes tournantes* de Jacques Savoie et Francis Mankiewicz : une œuvre-clé des années 80 », *La Licorne* (Université de Poitiers), 1993, p. 319-328 [v. p. 325].
3. Robert Viau, « Raconte-moi Jacques Savoie », *Studies Canadian Literature / Études de littérature canadienne*, vol. 16, n° 1 (1991), p. 36-53 [v. p. 40-41].

Parcours sans détour

La méthodologie enfin attrayante et accessible pour le secondaire et les études supérieures



Marie-Chantal Espinasse
Josée Bergeron
Lisette Richer
Marcel Camerlain

232 pages
21,50 \$ + TPS

1. **La présentation d'un travail**
- Pour un parcours sans fautes
2. **Le plan**
- Pour donner du corps à ses idées
3. **Le résumé**
- Pour des mots qui comptent
4. **Les questions d'examen**
- Pour mieux répondre et mieux réussir
5. **La prise de notes**
- Pour des idées qui restent
6. **La gestion du temps**
- Pour arriver à temps
7. **L'étude**
- Pour réussir son parcours



Association québécoise
de pédagogie collégiale

POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE ET POUR COMMANDER

Téléphone : (514) 328-3805

Télocopieur : (514) 328-3824

Courrier électronique : info@aqpc.qc.ca

Site Web : <http://www.aqpc.qc.ca>